

Georges Réveillac

De la Terre jusqu'au Ciel

Roman



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 29-05-2008

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

1 - Le Parcours Initiatique du Mâle Solitaire

Venait-elle des contes de fées, cette magique conviction, laquelle s'accroche encore à mon être par tant de racines vivaces et que je me garderai bien désormais de détruire puisqu'en fin de compte elle m'a porté bonheur, conviction qui pourtant m'a valu une affligeante suite de déboires sentimentaux, qui m'a empêché de consommer l'amour avant un âge avancé et m'a entraîné à déverser le trop-plein de mon énergie dans le ventre de celles qui, à Dakar, présentent ainsi leur commerce : « Je fais boutique-mon-cul », qui, enfin, si je n'y avais pris garde, m'aurait certainement conduit à des soulagements solitaires encore plus minables, branlettes et ersatz d'amour issus de fantasmatiques rêves aphrodisiaques ? Quelle conviction ?

Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours vu les belles créatures de l'autre sexe, adolescentes, jeunes filles ou femmes, comme des fées. Oui, « fées » est le mot qui approche au plus près ma vision des beautés féminines. En d'autres temps je les aurais, sans hésiter, qualifiées de « divines ». A notre époque, je n'ose plus croire que la beauté soit d'essence divine. Et pourtant ?

Alors, puisque les femmes me paraissaient porteuses d'un merveilleux surnaturel, comment aurais-je pu, moi, simple humain pétri de boue et perclus d'imperfections, m'arracher à la gangue dont je suis fait, m'envoler vers l'infini et boire le lait des immortelles ? Pour être accueilli sur le sein d'une fée, je ne voyais qu'un moyen : pratiquer la seule magie dont je sois capable, celle du Verbe. Ayant ainsi, par la beauté du langage, créé vaillamment ma part d'immortalité, j'aurais gagné une place d'égal dans le harem des éternelles.

Cependant, je n'étais pas complètement idiot, ou alors je le suis toujours. Les femmes sont faites de chair, comme vous et moi : je le sais bien et c'est ce que je ressens ordinairement. Pourtant, il arrive de temps à autre que l'une d'elles échappe au sort commun. A sa vue, toute idée de bouton sur le visage, de plaie, de maladie, de vieillissement paraît incongrue. Pire : une idée de ce genre a des allures de blasphème.

Celle qui vient d'apparaître, elle est belle et je la suivrais partout. Mais sa beauté a tant de valeur à mes yeux que je me sens indigne de la posséder, ne fût-ce qu'un petit moment. C'est tout.

Aux belles dont je rêvais, j'écrivais donc des lettres exaltées. Les mots divins auraient dû les faire languir de félicités nouvelles que moi seul pouvais leur dispenser. L'une au moins de ces fées, la moins « con » pensais-je parfois, car je n'étais pas très futé à cette époque, aurait dû entendre mon chant et ressentir l'irrésistible besoin de boire à sa source. Ensemble, nous aurions dû nous étendre sur un tapis de mousses, parmi les violettes, près de la

fontaine, caressés par les doux rayons du soleil, notre invité, et loués par le chant des oiseaux. Là, elle m'aurait dévoilé toutes les splendeurs que le commun des mortels ne doit pas voir et, ensemble, nous aurions embarqué pour le grand mystère, voyage sans retour où tout nous aurait été donné, instant définitif où nous aurions pris notre envol par les barreaux descellés de nos humaines prisons et découvert que l'univers infini nous est donné, contre toute désespérance et malgré les mortelles imperfections qui assaillent notre vie terrienne.

Hélas ! Jamais cela n'a marché. Pire ! Que toute beauté soit de nature divine, surtout quand elle est portée par une femme, mes copains n'en avaient qu'une conscience vraiment très vague, une vacillante et pâle ébauche de conscience, mes copains qui, entre nous, poussaient l'irrespect - ou l'ignorance - jusqu'à les appeler « pisseuses, pouffiasses » ou encore grognasses, mes copains quand même, obtenaient malgré tout et parfois aisément ce que je désirais tant : ils baisaient ! pendant que je continuais à soupirer entre deux crises de délire épistolaire. Quand ils voulaient être gentils, ils m'appelaient « Poète » et ils me donnaient de bons conseils pour qu'enfin je pusse parvenir à mes fins ; à d'autres moments, découragés dans leur entreprise secourable par ma mauvaise volonté d'obstiné rêveur, ils m'affublaient d'un sobriquet dérisoire : « Pouett-Pouett !... » Dans un cas comme dans l'autre, je n'étais pas plus avancé. Il arrivait même qu'ils fissent de leurs prouesses amoureuses des récits très réalistes où le merveilleux se trouvait massacré par des traits nauséabonds du genre : « Elle baise bien... mais qu'est-ce qu'elle pue la salope ! »

Maintenant, je crois qu'eux aussi percevaient le caractère surnaturel de la beauté. Cependant, ils n'étaient pas encore disposés à faire de l'amour charnel un sacrement. Elle était pourtant déjà bien érodée, l'ancienne conviction monstrueuse selon laquelle le coït est dangereusement impur, mais il en subsistait l'idée qu'à tout le moins c'est un acte sale. Or, tu sais que, chez les hommes, un tout petit peu d'amour suffit pour qu'ils éprouvent un violent désir ; tu sais aussi que les tenaille le besoin quasi permanent d'introduire leur semence dans n'importe quel vagin pourvu que sa propriétaire appartienne à la grande masse des « baisables ». C'est pourquoi cette vieille superstition arrangeait bien mes copains. En effet, le coït, dégoûtant, ne pouvait être associé à l'amour, si pur : donc, il n'était nul besoin de se fatiguer à cultiver cette plante délicate pour entreprendre de baiser. Il est possible également que certains eussent senti que leur conquête éprouvait à leur égard un amour tel qu'il risquait de les happer. Dans ce cas, s'ils le souillaient ainsi d'immondices, c'était pour mieux s'en détacher.

Quoi qu'il en fût, cette méthode me répugne toujours autant. Car il m'arrive, oui, de rechercher un amour complémentaire. Mais, à commencer par la

nécessité de ne pas trahir Jeanne, il existe une telle quantité de conditions à remplir que je ne suis encore jamais parvenu jusqu'à la « consommation ». En attendant, je me contente donc des pêches du jardin qui sont délicieuses, ma foi. Au diable l'avidité ! En tout cas, je n'envisage pas de voler quelques instants de bonheur éternel à une belle en feignant de lui apporter tout ce qu'elle attend d'un amoureux.

Quelle saveur un amour volé peut-il bien avoir ? En tout cas, moi je n'en veux pas.

Quand une beauté immatérielle m'éblouit -immatérielle certes, mais équipée de deux seins tièdes et palpitants, de la croupe d'une fringante pouliche et de lèvres généreuses-, quand je me damnerais pour elle, que la pleine puissance du souffle divin l'anime jusque dans le sommeil et que, pas plus qu'un rat d'égout, je n'entrevois la moindre chance de m'asseoir dans son carrosse, je me dis : « Si la beauté est bien d'essence divine, la malheureuse qui la porte n'est qu'un être comme moi, fragile humain exposé aux caries dentaires et à la diarrhée intestinale, dont l'âme tissée d'imperfections patauge dans le marais de l'existence, comme la mienne, et cherche une branche à laquelle se raccrocher ». Mon gars, cette divinité-là n'est pas une déesse : elle est fille de l'homme, elle a des goûts humains, elle se nourrit de pauvres petites choses humaines. Moi, tout autant qu'un autre, je peux les lui apporter, si je veux.

Doté de cette confiance en moi, je pourrais alors entreprendre sa conquête. Qui sait ? Peut-être aurais-je mes chances. Mais les choses en restent là, car je ne dispose que d'une vie déjà trop remplie.

Il est également vrai que, plus une femme est belle et plus elle est courtisée. Dans la cohorte des mâles qui se pressent à ses pieds, elle trouvera probablement l'homme, pour elle idéal, paré de toutes les qualités (et défauts !) qu'elle recherche. Mes chances paraissent vraiment bien minces. Et encore, ma condition pourrait être pire.

Suppose que... -J'ai oublié de t'avertir : considérant tout lecteur comme mon semblable et mon ami, je le tutoie donc, suppose que les hommes d'une race supérieure existent, à l'instar de ce que prétendaient réaliser les nazis : quantité de belles leur accorderaient la préférence. Serait-ce de cette façon que l'Homme de Néanderthal a disparu de notre planète, supplanté par l'Homme Moderne, c'est-à-dire « nous-mêmes » ? Tant que les paléontologues n'ont pas résolu l'énigme, je peux bien risquer cette hypothèse pas plus fantaisiste qu'une autre.

Ceci dit, je me sens pareil à des filles plutôt laides : parmi leurs rares soupirants, elles choisissent le moins médiocre ou alors elles renoncent. Mais je n'avais pas encore acquis cette demi-sagesse et c'est heureux.

D'ailleurs, même si je n'avais d'yeux que pour les immortelles, il me semble bien que je n'avais pas plus de réussite auprès des autres, qu'elles fussent

seulement jolies, ou bien sans beauté ni grâce, ou encore, par une cruelle farce du destin, accablées de laideur : toutes me saluaient de leur indifférence. Devant les succès de mes amis, j'étais à la fois vexé, déçu et perplexe.

Après maintes et maintes réflexions, je décidai de suivre pour une fois le conseil de la Bible, bien qu'aux yeux de mon curé je fusse devenu un mécréant. Me revinrent en mémoire des paroles étonnantes, tirées de l'Évangile selon saint Luc : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez... Regardez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier, et Dieu les nourrit... Aussi bien, cherchez son royaume et cela vous sera donné par surcroît »...

Georges Réveillac

Enseignant retraité, jusqu'en 1979, Georges Réveillac fut en même temps communiste. Entre l'histoire réelle qu'il lui fallait enseigner et l'histoire prétendument scientifique que diffusait le « Parti », il découvrait trop souvent ce qui lui paraissait être des contradictions. Cette année-là, leur masse avait dépassé le seuil critique. Il demanda un emploi à mi-temps, ce qui lui permit de chercher une meilleure explication de l'histoire...

De la Terre jusqu'au Ciel

Voici une initiation à l'amour pour les jeunes de notre temps. Si tu as de bon yeux, derrière ce premier plan, tu sauras découvrir d'autres choses qui valent le voyage. « Venait-elle des contes de fées, cette magique conviction, laquelle s'accroche encore à mon être par tant de racines vivaces et que je me garderai bien désormais de détruire puisqu'en fin de compte elle m'a porté bonheur, conviction qui pourtant m'a valu une affligeante suite de déboires... Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours vu les belles créatures de l'autre sexe, adolescentes, jeunes filles ou femmes, comme des fées... Au sortir de l'avion, nous entrâmes dans un bain de chaleur plutôt moite : le premier baiser de l'Afrique... »